

## Colonel ou oiseau? *Le Colonel Oiseau*

Louise Vigeant

---

Number 98 (1), 2001

Portraits d'auteurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26064ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vigeant, L. (2001). Colonel ou oiseau? *Le Colonel Oiseau*. *Jeu*, (98), 83–85.



*Le Colonel Oiseau* de Hristo Boytchev, mis en scène par Peter Batakliiev (Théâtre de Quat'Sous, 2000). Sur la photo : Alexis Martin, Paul Savoie (à l'avant-plan), Léo Argüello et Vénéline Ghiaurov. Photo : Pascal Sanchez.

LOUISE VIGEANT

## Colonel ou oiseau ?

L'Europe comme un mirage : une image que l'on voit, ou plutôt que l'on devine, loin, très loin, là où le regard ne sait plus sur quoi compter pour s'assurer de la réalité de ce qu'il perçoit. Une image que l'on construit. Ainsi en est-il de cette Europe des personnages de Hristo Boytchev, ces êtres oubliés de tous qui, depuis un monastère désaffecté au fin fond des Balkans, entretiennent le rêve de se voir un jour acceptés dans la communauté des hommes. Ils sont six fous, cinq hommes et une femme, qui vivent dans cet asile de fortune, sans nourriture, sans chauffage, sans espoir. Un jour, une autorité quelconque y envoie un médecin, pour ne plus jamais répondre par la suite à ses appels affolés. Celui-ci, puisant dans les moyens appris, cherchera à aider ses nouveaux « patients » : il les écouterait, mais, dépassé par les événements, il aura tôt fait de se rendre compte des limites de ses interventions. Il finira par rejoindre le groupe des aliénés.

### *Le Colonel Oiseau*

TEXTE DE HRISTO BOYTCHIEV ; TRADUCTION : IANA-MARIA DONTCHEVA. MISE EN SCÈNE : PETER BATAKLIIEV, ASSISTÉ D'ISABELLE BRODEUR ; DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES : ISABELLE LARIVIÈRE ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LÈVESQUE ; CONCEPTION SONORE : LARSEN LUPIN ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC LÉO ARGÜELLO, PATRICE COQUEREAU, STÉPHANE F. JACQUES, VÉNÉLINE GHIAUROV, ALEXIS MARTIN, MIRO ET PAUL SAVOIE. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, PRÉSENTÉE DU 23 OCTOBRE AU 2 DÉCEMBRE 2000.

Si la situation n'est pas nouvelle (bien des romans et des films montrent des cas où l'on ne sait plus trop qui des médecins ou des fous sont les plus fous), l'histoire, ici, intéresse autant par cette question toujours bouleversante des frontières de la folie que par la métaphore qu'elle file sur les rapports entre pays européens, disons certains plus « européens » que d'autres. L'auteur bulgare illustre ainsi comment les petites communautés, déconsidérées et abandonnées

par l'Europe prospère, cherchent leur place et croient trouver dans la reconnaissance de l'autre la preuve de leur existence.

Le décor, plutôt réaliste, qui représente une salle aux murs maculés et humides, crée d'emblée une ambiance de décrépitude et de délabrement. Tour à tour, les fous viendront y étaler leur misère au médecin qui, dans l'interprétation qu'en donne Alexis Martin, semble aussi pris au dépourvu qu'eux. Le comédien joue un psy délicat, sensible, mais totalement insécure et qui, manifestement, doute de lui-même. Admirablement rendus par une distribution qui regroupe comédiens connus – Savoie, Coquereau, Miro, Jacques – et moins en vue : – Léo Argüello et Vénéline Ghiaurov –, les personnages, chacun bien typé dans sa folie singulière, sont tous attachants par leur humanité, et leur mal (impuissance, insondable solitude, sentiment d'inexistence, etc.) n'en prend que plus fortement des accents de vérité. Dans cet apparent chaos, chacun connaît parfaitement l'autre et, comment dire ? non seulement s'est accommodé de ses travers mais, d'une certaine manière, tous se soutiennent avec une sorte de tendresse. Le groupe a ses habitudes – par exemple, à heure fixe, quotidiennement, tous regardent ensemble les nouvelles à la télévision... que l'un d'eux lit sur les lèvres du présentateur, car l'appareil n'émet aucun son, mais il s'agit toujours des mêmes nouvelles !

Comment ne pas être ému devant cet homme qui, persuadé qu'il est minuscule, se réfugie sous un grabat, le soir venu, de peur d'être piétiné par les autres ? De cet autre qui veut se châtrer parce qu'il est devenu impuissant ? De cette femme, ex-prostituée, qui se prend pour mère Teresa ? Au cœur de la détresse, la crise d'identité. Le plus intrigant, au début, est ce vieillard, recroquevillé dans un fauteuil roulant, qui arbore une très longue barbe blanche lui donnant un air irréaliste. Il serait assis ainsi, au beau milieu de la place, muet comme une carpe, depuis des années. On l'appelle le Russe. Ce sera lui, le colonel Oiseau.

Un jour, les fous trouvent dans la cour du monastère des caisses de vivres immatriculées par l'ONU. Destinées aux Casques bleus en poste dans l'ex-Yougoslavie pendant le conflit entre les Bosniaques et les Serbes, ces caisses, qui contiennent de la nourriture et des vêtements, représenteront d'abord la survie pour le petit groupe de laissés-pour-compte. Mais, rapidement aussi, parce que ces uniformes leur donnent l'occasion de se représenter autrement que ce qu'ils sont, cet envoi du ciel transformera complètement leur vie. La fibre militaire du Russe (apprécions l'ironie de l'auteur) aura été réveillée par cet événement, et le vieux soldat muet retrouvera sa raison d'être : frais rasé, métamorphosé, il deviendra instantanément le colonel de la troupe à laquelle il inculquera le sens de la discipline et de l'ordre.





*Le Colonel Oiseau* de Hristo Boytchev, mis en scène par Peter Batakliiev (Théâtre de Quat'Sous, 2000).  
Photo : Pascal Sanchez.

D'une manière assez troublante, le colonel, en imposant une discipline de fer et en vociférant des commandements, réussira là où le médecin avait échoué. En effet, chacun se soumet l'un après l'autre au colonel, qui n'admet aucun signe de faiblesse et trouvera un rôle dans cette nouvelle vie, caricature du militarisme. Ainsi se reconstituera une microsociété, toute différente de la précédente, aux accents nettement plus anarchiques, et les fous, forcés par le devoir d'obéissance au colonel et entraînés par sa force persuasive, en oublieront leur mal. Éberlué, le jeune médecin ne peut que constater les effets de ces « remèdes » que sont l'ordre et le pouvoir. Mais c'est quand il verra les lueurs d'espoir dans les yeux de ses compagnons, alors que le colonel leur proposera rien de moins qu'une mission, qu'il commencera à basculer de leur côté. C'est qu'il se découvre un projet, le colonel ! Son bataillon ira se faire reconnaître comme partie intégrante de l'ONU, là-bas, tout au loin, là où la vie existe pour de vrai, en Europe !

À ce moment, le spectacle bascule dans ce qui devient presque une autre pièce. Du portrait somme toute vraisemblable de cette vie cauchemardesque, on passe au récit d'une aventure des plus surréalistes. Faute de moyens de communication, les pseudo-soldats décident d'accrocher un message destiné aux autorités onusiennes aux pattes d'oiseaux migrateurs. Le rêve aura des ailes ! Et de guetter le retour des volatiles... les mois passent... et, un jour, enfin, ils arrivent. Le colonel, le plus consciencieusement du monde, considère les chiffres sur la bague d'un oiseau comme s'il s'agissait d'un code : 01.01, pour finalement les interpréter comme un signal d'accord pour le départ de la troupe le premier

janvier. Les préparatifs iront bon train, et tout ce beau monde prendra la route le jour donné. La détermination du colonel sera sans faille et, par conséquent, la confiance des autres illimitée. Poésie et délire sont de la partie. Franchissant miraculeusement barrières et frontières, ils aboutiront à l'Ouest dans un état de quasi-euphorie, convaincus d'être de la trempe des héros, même si quelques regards trahiront parfois une certaine inquiétude ou de l'insécurité. Jamais, bien sûr, ils ne seront reçus par les autorités. Et ils survivront en se donnant en spectacle sur la place publique.

Les personnages sont sortis de leur première misère d'être oubliés, voire inexistants, en suivant un vieux colonel à la tête d'oiseau qui, parce qu'il leur a inventé une mission de paix qui devait leur valoir la reconnaissance de tous, leur aura redonné leur dignité d'homme. S'il est certes inquiétant de voir que leur « renaissance » n'advient qu'à travers une aventure menée sur le mode totalitaire, force est de constater, avec l'auteur, que malheureusement c'est souvent ainsi que l'Homme tente d'échapper à son désarroi. En prenant la direction du Quat'Sous, Wajdi Mouawad avait dit vouloir faire entendre de nouvelles voix et de nouveaux discours ; il commence bien avec cette production qui nous invite à la réflexion sur les rapports entre forts et faibles, sur la guerre, sur l'identité et la dignité humaine. **J**